

Clara Vanely

LE CABINET des OMBRES

ÉPISODE 1 : LES FLEURS DU MÂLE



LE CABINET DES OMBRES

Épisode 1 : Les Fleurs du Mâle

une série littéraire de

— CLARA VANELY —

Walrus 2014/2015 - Tous droits réservés

PRÉSENTATION DE L'ÉDITEUR

Des ombres menaçantes planent sur le Paris des Rêveurs.

Suite à l'assassinat du député Courcy — l'un des Maîtres Rêveurs de ce côté du monde —, le Procureur Bartholdi confie à Ernest Bonenfant le soin d'enquêter en toute discrétion. Il faut dire que l'Ether bruisse de rumeurs ces derniers temps...

Y aurait-il un lien avec la Porte des Enfers, sculptée par Rodin et abandonnée depuis à la garde de Camille Claudel ? Ou encore avec le terrible secret que renferment les carnets de Dupré ? Démon, voleurs et conspirateurs pourraient bien s'être ligüés pour mettre la main sur le précieux Passage vers l'Autre Monde. Aidés dans leur quête par le sémillant Lisandru Sassetti, amant du rêveur Bonenfant, Ernest et Camille finiront peut-être par remonter la piste des crimes jusqu'au dangereux Cesare Cortese, l'ennemi de toujours...

Dans un Paris au crépuscule du XIX^e siècle, noyé dans les brumes de l'absinthe et des machines à vapeur, Clara Vanely nous propulse dans un univers écarlate et raffiné, où l'irruption soudaine des forces du Mal vient perturber l'Éther pour nous entraîner dans un tourbillon de mensonges, de poursuites et de meurtres. Dans une langue riche et florissante, piquetée d'argot historique, l'auteur donne vie à un monde résolument original, mélange de glam, d'aventure et de steampunk, aux doux accents de Baudelaire, Oscar Wilde et Huysmans.

|AVERTISSEMENT

Il y a quelques années, en se promenant dans le quartier des Halles, l'auteur de ce livre découvrit sur un mur de l'Eglise Saint-Leu-Saint-Gille, dans un recoin obscur, cette inscription faite à la main :

WE MOVE FAST

Ces mots tracés à la craie, à grands traits énergiques, et dans une langue étrangère à celle en usage dans ce quartier populaire, frappèrent son esprit. Il s'interrogea et chercha à deviner quelle étrange compagnie pouvait avoir laissé cette trace au front d'une vieille église avant de se volatiliser.

Depuis, l'inscription a disparu. Les crues l'ont effacée et les grands travaux l'ont détruite. C'est ainsi qu'avec l'avènement de ce siècle, des pans entiers de notre histoire ont disparu. Il n'en reste rien désormais, hormis de fragiles souvenirs.

C'est sur ces mots qu'on a fait ce livre.

Si le lecteur s'attend à ce qu'il y ait dans ces pages de quoi l'instruire ou l'édifier, on l'a pris pour dupe, car il s'apprête à plonger dans ce genre de littérature atroce qui a renoncé à toute élégance en même temps qu'à tout sérieux. Si néanmoins il consent à poursuivre sa lecture, il soulèvera le voile sur l'étrange compagnie qui fourmille à son insu dans des places et des quartiers de Paris qui lui furent autrefois familiers.

L'auteur de ce livre n'a rien voulu cacher de ces êtres mystérieux, de leurs mœurs, de leurs lois ni de leur langage. On lui a objecté qu'il était impossible qu'un honnête homme pût avoir passé son existence entière dans l'intimité d'une de ces créatures et l'avoir ignoré jusqu'à cet instant. C'est qu'on aura imaginé quelques plaisantins aimant à se déguiser en guignol de comédie. Cet ouvrage prouvera au contraire que l'art de ces êtres tient dans leur faculté d'adopter avec le plus grand naturel les attitudes et les comportements de notre société ordinaire.

C'est sur ces êtres qu'on a fait ce livre.

L.S.

Paris, la Sorbonne,
mars 1923.

*« Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,
Tigre adoré, monstre aux airs indolents ;
Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants
Dans l'épaisseur de ta crinière lourde ;*

*Dans tes jupons remplis de ton parfum
Ensevelir ma tête endolorie,
Et respirer, comme une fleur flétrie,
Le doux relent de mon amour défunt. »*

Charles BAUDELAIRE, « Le Léthé », *Les fleurs du mal*.

Parfum exotique

Allongé dans le plus simple appareil sur une méridienne de bronze, Ernest Bonenfant nourrissait la vapeur ambiante des *Colonnes* avec la fumée d'un narguilé. Sa tête reposait sur un coussin damassé. Il avait rabattu son chapeau devant ses yeux et fumait avec l'indifférence de la canaille que le spectacle de tous ces hommes emmêlés n'affecte plus depuis longtemps. L'ombre d'un sourire se devinait cependant à la lisière de son chapeau, mais ce sourire suggérerait l'ironie plutôt que l'extase...

Les bains maures du Boulevard des Colonnes n'étaient pas de ceux dont les vapeurs abritent une clientèle hideuse. Ils passaient même pour l'un des établissements les plus réputés de Paris. Mais à la veille de l'exposition universelle, ses portes closes et sa réputation sulfureuse commençaient à exciter les suspicions de la Police des Mœurs.

Au beau milieu de cet élégant foutoir, la main d'Ernest Bonenfant se perdait dans la chevelure d'un officier prussien avec un abandon sans équivoque. Un râle de plaisir s'échappa soudain d'entre ses lèvres, dans lequel se perdit un panache de fumée bleue et juste après, un petit rire satisfait.

« Tonnerre, ce sera excellent ! »

Le Prussien se rajusta. « Peut-être, oui... À condition que le soleil finisse par promener sur vos dos autre chose que l'ombre de nos épées... »

Le sourire d'Ernest s'élargit. « Ce sera chose faite, petit *Prusco*... Mac Mahon forera Paris jusqu'à la moelle et le *Parasol* d'Eiffel l'aura en l'air à temps pour le grand chambardement des nations. » Il le repoussa d'une ruade. « Maintenant de l'air, camarade ! On dirait qu'il est temps d'aller promener ton ombre sur le dos d'un autre... »

Il leva les yeux en direction des habitués qui disparaissaient derrière les treillis dorés. Un garçon de bain passa à quelques pas d'eux en portant un plateau. Un homme sortit de l'eau sans un regard pour les baigneurs qui

poursuivaient leurs contorsions. Et une silhouette se matérialisa à l'orée des colonnes et plongea dans le bassin, en brassant un nuage de vapeur salée jusqu'à lui... Le regard d'Ernest s'étrécit. La silhouette du nageur dessina une longue vague avant de disparaître, puis il reparut après quelques secondes et se mit à brasser dans leur direction. Ce fut comme un signal convenu au préalable. Quelque chose de brillant scintilla entre les vaguelettes. Mais si éclatant que fût cet éclair, assez d'agitation se faisait alentour pour que ce fût comme une écume qui glissait à la surface de l'eau.

« Mon rendez-vous », s'excusa-t-il à l'attention du sous-officier.

Et avec le naturel du client rompu à ce genre d'expédient, Ernest ôta son chapeau et se rapprocha du bord du bassin. Il s'humecta négligemment le ventre, puis se laissa glisser dans l'eau sans une éclaboussure.

« Ça alors, mais qui voilà ? » Il s'approcha du nageur. « Un vieil ami enfin de retour... » Il lui donna une accolade d'une cordialité affectée et, le retenant un peu longuement contre lui, murmura dans le creux de son oreille : « Ne me déçois pas... Tu as ce que je t'ai demandé ? » L'autre opina. « Ici ?

— En lieu sûr... »

Même anonyme, au milieu d'une foule d'hommes effarés de chaleur et aussi peu vêtus que lui, on ne pouvait s'empêcher de remarquer la singularité de l'individu avec lequel Ernest s'entretenait à présent. Grand, athlétique, le mouchard avait les cheveux longs et la nuque rasée des marlous. Son teint clair, son air farouche et la touche noire tatouée à l'encoignure de ses yeux : tous ensemble ces détails lui conféraient une apparence dont l'originalité confinait à l'étrange.

Un éclair venait de s'allumer dans les yeux d'Ernest. « Excellent... Et la femme, Isabella Cortese, as-tu appris quelque chose à son sujet ? Où se terre-t-elle ? » Cette fois, il sentit le mouchard hocher la tête. Il se raidit. « Le marché était clair pourtant, vous deviez livrer l'alchimiste en même temps que la marchandise... »

Le mouchard s'écarta, l'air tranquille. « Te bile pas, on n'a pas fini de lui allonger le tire. On finira par lui mettre la main dessus...

— Bien, laissons ça, grommela-t-il. Donne-moi plutôt les carnets. »

À cette idée, l'autre eut l'air d'hésiter un instant. Il s'ébroua : « Aboule déjà les lanternes sombres.

— Ici, tu veux dire ? » Le visage d'Ernest se fendit d'un sourire railleur. « Tu as l'intention d'étaler des artefacts sous les nez de ceux-là ? C'est un coup à se mettre le Procureur Bartholdi sur le dos, ça... *Quiconque divulguera l'existence de l'ichor se verra privé de son droit d'errance*, ça te dit quelque chose ? » L'autre se raidit. « D'abord, les carnets. Les lanternes ensuite... »

Le mouchard opina, les dents serrées. Et dans une indifférence que peut seul permettre un établissement de ce genre, les deux hommes traversèrent une enfilade de salles noyées dans les effluves de citronnier synthétisées par les olfactifs.

Rendus devant une fresque de mosaïques bleues, le mouchard tira d'une niche percée dans le mur un paquet de toile dont il sortit deux carnets si usés que le papier gondolait hors de la reliure. Ernest tressaillit. Il les lui arracha des mains avec un empressement qui manquait sûrement de dignité, son regard s'était allumé d'un éclair de concupiscence. Enfin... Il étreignit les volumes, examina la reliure, feuilleta, vérifia qu'il ne s'agissait pas d'une contrefaçon. Il reconnut les dessins, la même écriture ramassée recouvrait toujours les pages, tout était là...

Soudain un garçon de bain fit irruption dans la salle. Les conversations cessèrent et quelques têtes se tournèrent instinctivement vers lui.

« La milice, elle rapplique icigo. C'est une descente. Il va y avoir de la grêle ! »

Il n'acheva pas, déjà les clients se précipitaient hors des bains. Dans la foulée, les grands dais de pourpre furent écartés et une volée d'agents fit irruption dans la salle. Ce fut la débandade. On vit briller à travers les nuages de vapeur les chromes des fusils et un grand tumulte de cris et d'éclaboussures se fit alentour des bassins. On ramassa ce qu'on pouvait attraper, des garçons de bains arrivèrent en courant pour contenir les brigadiers tandis qu'on se ruait vers les galeries.

Un air de contrariété barra le front d'Ernest.

« On décarre. » Il fit le geste d'emporter les carnets, mais l'autre arrêta son bras.

« Tu empocheras ceux-là plus tard, vieux, quand j'aurai palpé mes lanternes sombres... »

L'heure n'était plus à la négociation, Ernest eut la tentation de passer outre, mais il se ravisa en voyant approcher les agents. « À ta guise... Déguerpissons. »

Il enjamba une méridienne et les entraîna en direction des bains de vapeur.

S'en suivit une débandade curieuse. Empêchés dans leurs manteaux, les agents de la Police des Mœurs dérapaient sur les marbres humides à la poursuite des baigneurs, trébuchant dans les tapis et contre les divans de repos. Il y eut un cri. Un brigadier esquissa un pas de deux et bascula dans un bassin après qu'un garçon de bain l'y eut poussé. On entendit le bruit d'une détonation, suivi de celui d'une grande gerbe d'eau.

« Dame ! Les railles boivent la tasse », ricana le mouchard.

Profitant du tumulte général, Ernest s'engouffra derrière un dais de pourpre et les entraîna à l'écart des bassins. Ils dévalèrent un escalier de mosaïque,

s'enfoncèrent dans les entrailles moites des *Colonnes*. À l'étage inférieur régnait un silence de bon aloi. Ernest les conduisit à travers les corridors, le long d'une galerie de citronniers. Ils progressaient vite, en silence, invisibles, et la traque leur donnait un autre visage. Ils restèrent un instant à l'affut dans la chaleur suffocante du sauna.

Le temps se suspendit. L'odeur piquante des olfactifs les environnait. Soudain, un brigadier apparut sur le seuil comme s'il avait pris chair de la vapeur et se retrouva nez à nez avec eux. Son chapeau et son manteau boutonné jusqu'au menton ne laissaient paraître qu'un visage rougeaud tout dégoutant de sueur. Ernest se tendit.

« Qu'est-ce que vous brocantez par ici ? » Il leva son fusil. « Sortez de là ! Sortez de là, j'vous dis... Je vous embarque ! » Le mouchard fit le geste de lever les bras. Le policier se tourna vers lui. « Et toi, couvre-toi un peu, animal.

— Sinon quoi ? tenta Ernest en avançant d'un pas.

— Sinon je vais te faire danser, mon bonhomme, et sans violon...

— A ta guise, l'ami, mais c'est toi qui risques de danser. »

Et dans la poigne qu'il lui jeta à la gorge, Ernest fit en sorte que l'officier sentit se tendre des muscles d'acier. Son visage se congestionna. Il donna, au hasard, un violent coup de crosse qui se perdit dans un mur et rua comme un diable, tandis qu'Ernest le forçait à reculer jusqu'à la buttée contre les vantaux fermés d'une fenêtre. Profitant de cette opportunité, le mouchard détala. Ernest sentit l'autre basculer. Ils glissèrent. Cette seconde de flottement fut suffisante au policier. Une béquille expédiée dans le genou suivie d'un taquet dans le menton lui laissa assez de champ pour filer sous la poigne de son adversaire. Il se mit à brailler.

« À moi ! J'en ai un qui veut me crever les ardents ! »

Ernest sentit le goût du sang dans sa bouche. Il se redressa, mais déjà, l'autre s'élançait contre lui, visiblement surpris par la force prodigieuse qu'il déployait en dépit de sa taille svelte. Il voulut refermer sa main sur sa gorge, mais Ernest fut plus rapide.

« Un conseil, l'ami, lâche-moi la cravate si tu ne veux pas que je te casse le nez... »

Et joignant le geste à la parole, Ernest le fit taire d'un rude coup de poing dans la figure. À cet instant, deux autres agents surgirent entre les langues de vapeur, par le passage qu'ils avaient emprunté un peu plus tôt. Tout alla très vite. Ernest fit basculer le premier sur le sol et lui détacha sur la tête une grêle de coups qui le laissèrent K.O. Au second qui voulut lui passer la jambe et se trouva tout déconfit lorsqu'il lui glissa entre les mains, il asséna deux coups de poing dans le plexus si bien pesés que l'autre chancela tout sec. La façon dont il

se débarrassa du troisième ne dut rien en revanche aux subtilités de cet art du combat que l'on connaît sous le nom de *savate*.

Alors que le dernier brigadier entreprenait de lui coller son fusil sous le nez, il lui allongea dans la figure une rafale invisible qui sembla mystérieusement jaillir de ses poings et poinçonna son assaillant à la gorge. Sur le coup, l'autre décolla et alla s'écraser un peu plus loin, sonné. Puis sans demander son reste, Ernest Bonenfant ramassa son chapeau, et disparut.

II Rêve parisien

L'homme athlétique qui, ce soir du 28 novembre 1880, sauta du balcon des *Colonnes*, dans la lueur blafarde des réverbères, pour atterrir, nu comme un Jésus, dans le ruisseau qui coulait au milieu des pavés, son haut-de-forme bleu Tunon enfoncé sur sa tête, cet homme-là ne se nommait pas *véritablement* Ernest Bonenfant. Mais tel était le nom enregistré quelques années plus tôt par la Commission de recensement. Bonenfant — ce nom d'ailleurs était fort mal choisi — appartenait à cette société d'aventuriers sans sommeil, de traqueurs et de monte-en-l'air, qui se prénomment entre eux des *Rêveurs*.

La nuit était profonde. L'eau tombait à torrents, fouettée par de grandes rafales de vent. La Seine, à force de grossir, menaçait de se répandre en dehors de son lit.

Mystérieusement, Ernest Bonenfant n'eut pas plus tôt posé un pied sur le sol qu'il se trouva comme par *magie* vêtu, en sus de son inamovible chapeau haut de forme, d'une cravate et d'un habit de la dernière élégance, sous un manteau de cuir boutonné très haut. Et quelqu'un qui l'eût découvert dans cet accoutrement n'eût pas soupçonné qu'il se fut trouvé quelques instants plus tôt parmi les habitués des *Colonnes* que les agents des Mœurs faisaient à présent monter, en serviettes et en peignoirs, dans des voitures, pour les mener devant le préfet de police puis au dépôt de Saint-Lazare.

Une berline bleue attelée de deux chevaux de grande taille remonta le boulevard des *Colonnes* et marqua brièvement l'arrêt aux abords des bains mauresques. Une lanterne jetait une lueur à l'intérieur de la voiture, si bien qu'Ernest Bonenfant put y voir monter un homme à demi vêtu qu'il reconnut pour le député Voilemont, Rêveur, orléaniste convaincu, protégé du Maréchal et ami du Procureur. La berline s'éloigna. À aucun moment elle ne fut inquiétée.

Un rictus de mépris tordit les lèvres d'Ernest : « La peste soit de ces rupins... »

Jusqu'ici, le Procureur Bartholdi veillait sur ses ouailles.

Il emprunta une ruelle voisine, s'éloignant rapidement du ballet des voitures, et tourna aussitôt sur sa droite. Puis il gagna une ruelle plus infecte encore et s'enfonça parmi les étalages de charbonnier et de revendeurs de viande jusqu'à parvenir à un porche profond comme une caverne, à la lisière de la rue Vivienne.

Onze heures sonnèrent dans le lointain au clocher de la Madeleine, avalées par les rafales de vent. Le couvre-feu était désormais passé d'une heure.

Ernest Bonenfant ôta le drap qui dissimulait la silhouette renflée d'une machine de cuivre rouge, la plus bizarre qu'on eut pu voir. D'un coup de rein, il la dégagea de son réduit, jetant dans la lueur du réverbère l'étrangeté de sa figure de proue aux formes languides. La seconde suivante, le bruit du moteur ronfla dans la pénombre et délogea un chat de la gouttière qui s'y était caché. Le Rêveur poussa son mystérieux engin jusqu'au bout de l'escarpement tortueux et une fois parvenu dans le boyau de lumière de la rue Vivienne, le lança plein gaz en direction de l'opéra.

Sur les marches de l'opéra, embusquées dans les galeries, quelques filles passablement dévêtues guettaient les patrouilles prussiennes en chantonnant. Au passage de la machine, elles disparurent comme une volée de moineaux.

L'engin s'engouffra dans une rue adjacente à l'avenue des Machines et prit la direction des Halles en ayant soin d'éviter les grands boulevards. À l'approche de l'Exposition universelle, une fièvre étrange s'était emparée du Maréchal Mac Mahon qui semblait s'être communiquée du même coup à son chef de la brigade des Mœurs, si bien que l'on ne pouvait plus braver le couvre-feu ni folâtrer en compagnie légère sous peine de finir au dépôt pour y réfléchir aux inconvénients de la *danse du ventre* exercée en dehors du cadre légal des maisons de tolérance. Il jura.

À l'approche des Halles, les façades couleur de boue laissèrent progressivement la place aux étals grillagés des marchands de chaussures, des merceries et des friperies. Et le fanal de lumière de l'aérostat des Innocents se fit bientôt apercevoir. Ernest effectua le tour de la place du Bellay, sans un regard pour la gerbe surmontée d'un globe de verre lumineux. Il s'arrêta sous les arches, dans la rue des Innocents, et coupa le moteur de sa machine. Un froid vif régnait dans le quartier, à cause de la proximité de la Seine. Il remonta son col, accota son engin dans le puits de lumière d'un grand bec de gaz et entreprit d'ouvrir la grille qui menait au sous-bassement du numéro 11. Elle céda dans un grincement qui fut avalé par le bruit de la fontaine, puis le Rêveur poussa sa machine dans l'ombre et disparut avec elle.